

Festival de San Sebastian **L'optimisme à l'espagnole**

Pamela Pianezza

Number 275, November–December 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pianezza, P. (2011). Festival de San Sebastian : l'optimisme à l'espagnole. *Séquences*, (275), 16–17.

Festival de San Sebastian L'optimisme à l'espagnole

Ni guerres ni cataclysmes, mais des histoires d'amour à n'en plus finir et des polars à l'humour très noir sur les écrans de cet excellent festival basque qui proposait pour sa 59^e édition (du 16 au 24 septembre) une programmation ludique à laquelle les festivaliers ne sont plus habitués.

Pamela Pianezza



Take This Waltz

Discret mais exigeant, le festival de San Sebastian a intelligemment trouvé sa place en fin de course des manifestations de rentrée. Dans un cadre stupéfiant — les falaises escarpées de la côte basque espagnole —, il propose, en plus de judicieuses séances de rattrapage de Cannes, de Locarno, de Venise et de Toronto, un très bel aperçu du cinéma hispanophone. C'est d'ailleurs au réalisateur catalano-basque Isaki Lacuesta que la présidente du jury, Frances McDormand — secondée par les réalisateurs Guillermo Arriaga, Alex de la Iglesia et Bent Hammer, les actrices Bai Ling et Sophie Okonedo ainsi que la directrice de la photographie Sophie Maintigneux —, a remis la Concha de oro («le Coquillage d'or»). Proposition hybride sur le processus de création artistique, oscillant entre documentaire et fiction, *Los pasos dobles* était pourtant le film le plus inclassable de cette 59^e édition. On y suit le peintre catalan Miguel Barcelo sur les traces de celui qu'il pense être son double, l'écrivain François Augiéras. Car selon une vieille légende malienne, aucun homme n'est complet avant d'avoir retrouvé cette autre partie de lui-même... L'audace des partis pris scénaristiques et visuels commence par séduire, puis déroute. L'ensemble est finalement trop hermétique pour que l'on s'y intéresse autrement que comme à une jolie curiosité. On lui préférera par exemple le Prix spécial du jury, décerné au *Skylab* de Julie Delpy. La Française nous plonge dans ses souvenirs d'enfance : un été breton tendre et potache de 1979 en compagnie d'une petite Albertine de 11 ans.

TOUS DES POURRIS

Le nouveau directeur du festival, José Luis Rebordinos, n'a pas fait mystère de sa passion pour le film noir (dans sa définition la plus chandlérienne), omniprésent dans toutes ses sélections. S'il fallait donner un visage au genre, ce serait celui de l'acteur José Coronado. Dans *No habra paz para los malvados* (*No Rest for the Wicked*), de l'Espagnol Enrique Urbizu, il campe avec un détachement glaçant Santos Trinidad, un flic soûlard, ébouriffé, imprévisible et brutal flairant par hasard un complot terroriste islamiste au cours d'une croisade vengeresse personnelle. Malgré de nombreuses lenteurs, on se laisse prendre aux joies simples que procure ce polar ultraclassique.

Todos tus muertos de Carlos Moreno et Alfonso Torres raconte un autre type de corruption : celle des autorités locales colombiennes. Un matin d'élections municipales,

un fermier découvre dans son champ une cinquantaine de cadavres empilés, prévient la police et regrette aussitôt son geste en prenant conscience de son nouveau statut de témoin gênant. L'intrigue est à la fois délirante et pesante, à l'image de ces longues scènes de huis clos où, sous un soleil caniculaire et au milieu des épis de blé, le maire et ses sbires égrènent les plus stupides solutions possibles. Derrière la farce se cache un pamphlet percutant.

Un seul homme de loi rêve de s'extraire de cette noirceur : Sotiris, l'antihéros sexagénaire d'*Adikos Kosmos* (*Unfair World*) de Filippos Tsitos (Coquillage d'argent du meilleur réalisateur), superbement interprété par Antonis Kafetzopoulos (prix du meilleur acteur). Après des années d'une carrière pas toujours exemplaire, Sotiris décrète «ne plus vouloir être injuste» et décide de laisser filer tout gangster que la vie aurait maltraité. Cette quête de pureté le pousse à assassiner un collègue véreux, sous les yeux d'une femme de ménage solitaire qui réveillera son désir de tendresse. L'humour pince-sans-rire qui ponctue ce sombre récit évoque Aki Kaurismäki sans toutefois l'égaliser. Le film est drôle, poignant, mais trop long et trop lent.

RONDE DES AMOURS

Autre mélange des genres chez ce grand fou de Nacho Vigalondo. Son *Extraterrestre* (Hors Compétition), réussit le mélange improbable de la comédie romantique et de la science-fiction. Julio (Julian Villagran, fantastique anti-prince charmant) et Julia



se réveillent dans le même lit. Non seulement ils n'ont aucun souvenir de leur rencontre, mais la belle vit déjà avec un autre homme. Lorsqu'ils mettent le nez dehors, la ville semble s'être vidée et une soucoupe volante plane au-dessus des immeubles... Ce charmant ovni fauché, barré mais toujours drôle, prouve à quel point un réalisateur peut encore s'amuser avec un budget dérisoire.

Sarah Polley est bien plus consensuelle dans son orchestration du trio amoureux. Et pourtant, *Take This Waltz* nous embarque avec grâce dans les circonvolutions sentimentales de Margot (délicieuse Michelle Williams), tiraillée entre son rondellet époux, auteur d'ouvrages culinaires tous dédiés au poulet (le débonnaire Seth Rogen), et son athlétique nouveau voisin (Luke Kirby), un dessinateur-tireur de pousse-pousse. Le film épouse de nombreux clichés des « films indés » nord-américains : une esthétique assez maniérée et des personnages surcaractérisés, présentant tous de petites bizarreries se voulant adorables. Mais il se dégage de chacun d'eux une chaleur contagieuse qui fait de ce second long métrage de la réalisatrice canadienne une expérience ravissante.

JE T'AIME, TOI NON PLUS

On sait bien toutefois que les histoires d'amour finissent mal, en général. Dans *The Invader* (HC), premier long de l'artiste et vidéaste belge Nicolas Provost, un immigré clandestin débarqué en Europe par la mer puis atterri à Bruxelles (fascinant Issaka Sawadogo) se prend de passion pour une riche femme d'affaires qui se laisse séduire avant de le rejeter. L'homme perd pied et se laisse envahir par des pulsions de plus en plus violentes. Les oppositions (exploitant/exploité, blanc/noir, riche/pauvre) sont amenées de manière trop caricaturale, mais ces maladresses sont compensées par quelques passages captivants, comme cette scène d'ouverture où surgit de la

mer le corps athlétique d'Amadou. Un moment d'autant plus saisissant que le réalisateur ne cherchera jamais à revenir sur les lieux de ce drame fondateur.

Passons rapidement sur le très bruyant *Amen*, de Kim Ki-duk. 72 minutes en compagnie d'une jeune Coréenne poursuivant le père fuyard de son enfant de Venise à Avignon. Un scénario digne d'un court métrage. Le très attendu *Albert Nobbs*, de Rodrigo Garcia (hors compétition) n'est pas aussi touchant qu'il le devrait. Observer Glenn Close grimée en homme — elle joue une femme cachant son sexe pour conserver un emploi de majordome dans l'Irlande du 19^e siècle et amoureuse d'une jeune servante — procure un sentiment étrange : l'actrice est décidément excellente, mais le travestissement ne prend pas. *The Deep Blue Sea*, adaptation de la pièce éponyme de Terence Rattigan par Terence Davies, ne convainc pas non plus totalement. Comme toujours, le réalisateur britannique excelle dans la reconstruction envoûtante du passé, les années 40 et 50 ayant sa préférence. Rachel Weisz incarne ici Hester Collyer, une épouse de juge plaquant sa petite vie parfaite pour une aventure passionnée mais dévastatrice avec un ancien pilote de la RAF incapable de se remettre de la guerre (Tom Hiddleston). L'atmosphère est prenante, mais le film manque cruellement de cette chaleur que nous louions précédemment.

La palme des amours malsains revient finalement au jeune Simon Arthur qui réalise avec *Silver Tongues* (HC) des débuts plus que prometteurs. Cet Écossais émigré aux États-Unis ne cède à aucun des tics du « cinéma new-yorkais ». Il s'en moque même gentiment en feignant de se choisir des héros jeunes et beaux pour ce *road trip* qui voit deux amants parcourir les États-Unis en quête de victimes pour leurs cruels jeux de rôle (Enid Graham et l'immense Lee Tergesen). Intrigant, intelligent, parfaitement orchestré, *Silver Tongues* est la plus belle révélation du festival. 🎬